LE THÉATRE

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines | PUBLICITÉ : C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire, 18, Boulevard Montmartre. — Téléphone : 142-06 | CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an . . 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . 52 fr. | ABONNEMENT ET VENTE : 24, Boulevard des Capucines



Cliché Cautin & Berger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS.* — Mlle LAVALLIÈRE. — Rôle de *Cupidon*

ÉDITEURS : Manzi, Joyant & Cie, 24, Boulevard des Capucines, Paris. — PRIX NET : 2 fr. ; Étranger, 2 fr. 50



LE GRAND ESCALIER LOUIS XIV

De la Maison MERCIER FRÈRES, Ameublements

100, Rue du Faubourg-Saint-Antoine, Paris

LE THÉATRE

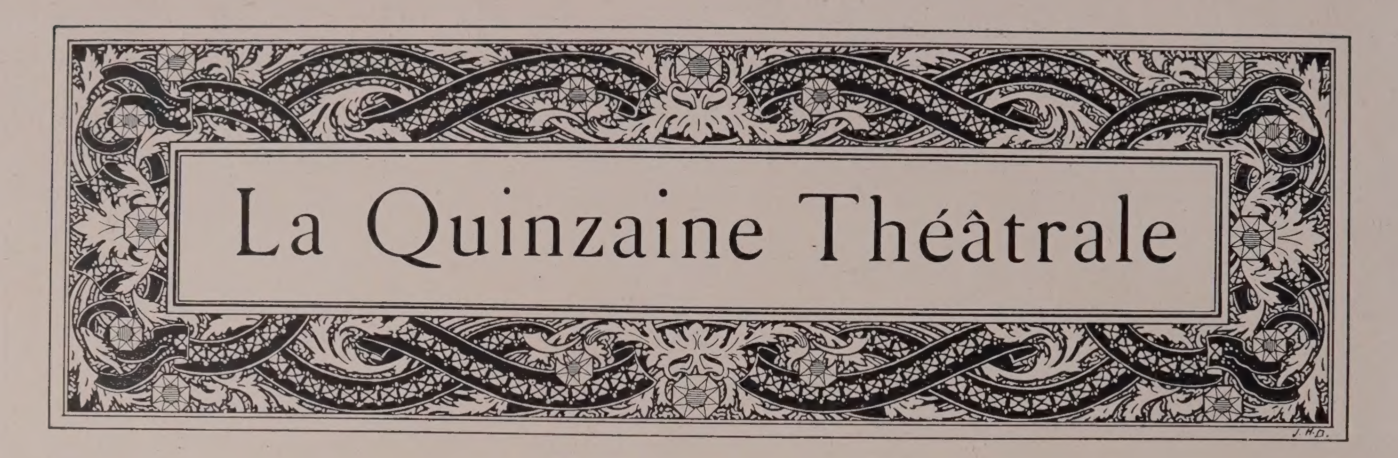
N° 99

Février 1903 (I)



Cliché Cautin & Berger.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *L'AUTRE DANGER.* — *MADELEINE* : Mlle PIÉRAT



La Quinzaine Théâtrale



Notre numéro d'aujourd'hui donne les aspects les plus intéressants de la nouvelle édition d'*Orphée aux Enfers*, telle que nous l'a présentée le théâtre des Variétés. Celle-ci, il faut le dire, dépasse singulièrement en richesse, tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. Le succès de cette reprise aura été considérable, mais le directeur du théâtre peut en revendiquer une belle part, pour la façon tout artistique avec laquelle il a monté le chef-d'œuvre d'Offenbach. Certes, l'exécution n'en pouvait être qu'excellente, avec des comédiens comme Brasseur, Guy, Baron, Max-Dearly; d'exquises comédiennes, comme Ève Lavallière, Jeanne Saulier, Brésil, Dorgère, et surtout Méaly, la seule à cette heure qui, grâce à sa voix solide et d'un si bon timbre, puisse tenir, sans faiblesse, le rôle fatigant d'Eurydice avec un orchestre sonore, et des chœurs faits de voix fraîches, parce qu'on a eu soin d'en éliminer les choristes hors d'âge des deux sexes, comme trop souvent on en voit « chevroter » dans les théâtres de musique.

Mais ce qui m'a paru encore au-dessus de tout, c'est la mise en scène décorative. — Je crois que jamais on n'a fait mieux, si toutefois on a fait aussi bien. — C'est une orgie de lumière, de couleurs, de paillettes, un chatoiement de blanches épaules et de regards bleus et noirs, encadrés par des décors merveilleux. Celui du second acte, entre autres, signé Amable, avec son horizon immense et sa silhouette lointaine du Parthénon, se découpant sur le ciel d'un gris rose, est d'une perspective étonnante. Le dernier, celui de l'Enfer, signé Lemeunier, est d'une tonalité superbe dans ses teintes de feu.

Il y a, au courant de la soirée, des tableaux vivants très harmonieux posés de main d'artiste. Celui des « Heures» qu'éclaire Astarté, la lune, couchée sur un nuage vaporeux, et que traverse une lueur bleue, est de délicieuse poésie. Au baisser du rideau du dernier acte, le groupe de Bacchus, pris dans un horizon lumineux, a des aspects de Rubens. Ces tableaux ont été réglés et mis au point par un véritable artiste, M. Lemoine, qui mérite vraiment qu'on le nomme. Il y a, m'a-t-on dit, cinq cents costumes, je le crois sans peine. Ceux du défilé de l'Olympe, qui termine le second acte, sont superbes; il en est aussi qui sont très sommaires, une simple guirlande de roses, et c'est tout, dame! il fait chaud dans l'Olympe, où l'on ignore les maussaderies de l'hiver. Tous ces costumes ont été composés et dessinés par Gerbault, qui a l'imagination et le coup de crayon, l'une qui invente, l'autre qui traduit. A quoi bon, d'ailleurs, s'étendre sur la mise en scène d'*Orphée aux Enfers?* les reproductions si exactes et si artistiques du journal *le Théâtre* en donnent le spectacle bien mieux que toutes les descriptions qu'on pourrait en faire.

Les nouveautés de la quinzaine sont moins abondantes que d'ordinaire, les théâtres se sont un peu calmés après l'orage de fin d'année, où tous s'empressent, pour profiter de la moisson du Jour de l'an. Je ne vois guère à signaler que le drame nouveau de l'Ambigu, *les Dernières Cartouches;* la comédie du Vaudeville, *le Devoir conjugal;* et le vaudeville des Folies-Dramatiques, *la Famille du Brosseur.*

Le drame des *Dernières Cartouches* est assez vulgaire, c'est le mélo ordinaire, touffu, enchevêtré, peu clair. Compliqué à plaisir, il ne justifie son titre de *Dernières Cartouches*, que parce qu'un des tableaux, le cinquième, donne une reproduction vive et animée de la peinture fameuse d'Alph. de Neuville, représentant un des épisodes de l'héroïque résistance de Bazeilles en 1870. Ce tableau, d'impression douloureuse, est assez bien mis en scène, et constitue le « clou » de la soirée, où, d'ailleurs, il vient en hors-d'œuvre.

Au Vaudeville, *le Devoir conjugal,* la comédie nouvelle de M. Léon Gandillot, n'a eu que demi-fortune. Le sujet en est délicat, et repose sur un petit démêlé d'alcôve, étude de psychologie physique d'une certaine crudité déplaisante. Cécile se plaint de la froideur de son mari, dont l'ardeur au devoir matrimonial s'est, à son gré, calmée trop vite; tandis que, de son côté, Robert, l'époux, se plaint de n'avoir pas rencontré dans le mariage ce qu'il en attendait. Il est fatigué de retrouver tous les jours les mêmes tendresses, de voir, chaque soir, la même tête sur le même oreiller, d'où lassitude, agacement, et... saturation. Les confidences du mari entendues par la femme, qui écoutait par surprise, amènent une rupture entre les deux époux. Il est bien entendu, d'ailleurs, qu'après quelques agitations stériles, on se rapproche, la réflexion ayant amené les parties à un *mezzo termine*, qui est le triomphe de la logique, laquelle s'assied à côté de la vérité sur la place du milieu : *in medio stat veritas.* La théorie des concessions mutuelles étant de nécessité en matière conjugale, Monsieur se montrera dans l'avenir plus généreux de lui-même, plus soucieux de son « devoir » de mari; tandis que Madame sera moins exigeante, plus modérée, l'excès pouvant engendrer la satiété. Comme on le peut voir, le sujet est scabreux, et je crois que l'auteur, d'ordinaire mieux inspiré, a choisi un terrain glissant.

Aux Folies-Dramatiques, où *le Billet de Logement* tint l'affiche plus d'une année entière, c'est un vaudeville de gaieté folle signé Tristan Bernard qui a pris la succession. Celui-ci est encore une pièce militaire, — tout au moins les personnages principaux y portent l'uniforme, — et cela se passe, comme souvent, entre réservistes. Ces sortes de choses qu'il faut prendre du bon côté, celui du rire, sans réflexion, pour le plaisir de rire, ne se racontent guère, et le ciel me garde de chercher à m'y reconnaître dans cet assemblage de quiproquos très amusants, où se désopile la rate. Cela tient de la façon du vieux vaudeville, et rappelle *la Cagnotte*, *le Chapeau de Paille d'Italie* ou *la Mariée du Mardi-Gras.* Ce qui est curieux, c'est que c'est très bien joué, par des artistes sans grande notoriété, mais qui y mettent tant d'ardeur, tant d'entrain et de verve, qu'on les admire sous leur presque anonymat. Il y a, entre autres, un type de vieux paysan, paresseux, ivrogne et madré, qui est un vrai chef-d'œuvre d'exécution. Il est impossible d'être plus vrai, plus vivant; c'est pris en pleine réalité, et Modot, le comédien qui joue ce rôle, a un vrai talent d'assimilation.

Parlons, maintenant, de l'Odéon et de la Comédie-Française, et aussi des incidents de la quinzaine, dans la Maison de Molière: d'abord, le 15 du mois dernier, c'était l'anniversaire de la naissance du Patron, — une fête locale qui revient tous les ans et coïncide avec le terme de janvier. — Cette fois, c'était le 281e, et il est de tradition, comme on le sait, de dire le « bout de l'an » sur la rive droite et sur la rive gauche, à la Comédie-Française et à l'Odéon. La cérémonie consiste à jouer, ce jour-là, « exclusivement » du Molière — on souhaite la fête au grand auteur



Cliché Cautin & Berger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

ORPHÉE AUX ENFERS

Aristée-Pluton. — M. Brasseur

dramatique, avec des fleurs cueillies dans son jardin — et à y adjoindre un petit acte d'à-propos plus ou moins réussi, où, régulièrement, la Muse vient faire la leçon des choses, et prédire, après coup, ce qui sera dans l'avenir, cet avenir qui, depuis longtemps, est devenu du passé! On n'y a pas manqué, cette année, et tout s'est accompli comme d'habitude. A l'Odéon, on a joué *les Fourberies de Scapin* et *le Malade imaginaire*, avec un à-propos intitulé *le Rire*, lequel mettait en scène Molière lui-même, en compagnie des comédiens Lagrange, l'homme au registre, Baron, Armande Béjart, et aussi la vieille servante de Molière, « Laforêt ».

A la Comédie, on s'est mis plus en frais et on a fait quelque effort. On a joué non seulement *l'École des Femmes*, mais aussi *la Critique de l'École des Femmes*, qui, depuis longtemps, n'avait pas paru à la scène, et qui est bien le plus exquis morceau de critique spirituelle et mordante qu'on puisse voir. Ce fut bien joué par Coquelin cadet, d'impertinente sottise, dans le Marquis « Tarte à la crème! » ; Baillet, qui a plus de raisonnement que de passion; Truffier, plaisant dans Lysidas, l'auteur de peu d'indulgence pour ses confrères. Mademoiselle Marie Leconte fut exquise dans le rôle de Clémence, la Précieuse, — quelle charmante comédienne, que la nouvelle sociétaire, et que de bonnes choses on peut attendre d'elle ! — et Mademoiselle Cécile Sorel fit preuve de bon sens et de bonne foi, dans le personnage symbolique d'Uranie, à qui elle a prêté sa voix chaude et de timbre pénétrant, pour donner la volée à de belles et bonnes vérités.

L'à-propos nécessaire et coutumier portait, ici, pour titre, *Molière et sa Servante*, il était signé Maurice Millot, écrit en vers aisés, clairs et simples, avec une idée ingénieuse; c'est dire qu'il était supérieur à ce qu'on nous offre, d'ordinaire, en pareille circonstance. Là aussi, on a mis en scène la servante de Molière, mais sous le nom de « Laforest », — quelle est la véritable orthographe du nom de la célèbre servante, célèbre assurément par sa légende, mais bien ignorée dans son origine? ça n'est pas facile à savoir. J'en vois au moins trois en présence : — « Laforêt », dit l'Odéon ; « Laforest », dit la Comédie-Française, ce qui est, d'ailleurs, à peu près la même chose en vieille orthographe ; et « Laforet », disent Larousse et l'Encyclopédie. Comme il est difficile de s'entendre, même sur les plus petites choses ! On en sait peu, sur l'origine de la servante de Molière, si ce n'est que l'auteur dramatique lui lisait volontiers ses pièces. Mais, était-ce pour en essayer l'effet sur une âme fruste qui, sans doute, représentait, pour lui, l'âme du Public ? Était-ce, au contraire, pour prendre ses conseils, conseils de femme avisée et prudente ? Les deux versions se défendent, car, pour les uns, Laforêt, Laforest ou Laforet — comme il vous plaira, au fond, il n'importe guère — était une sorte de paysanne impulsive et de gros bon sens, Martine ou Dorine, dont Molière cherchait simplement à surprendre les sensations; selon les autres, ce fut une femme instruite, la veuve sans fortune d'un chirurgien, sorte de dame de compagnie du poète, qui l'avait en estime, et volontiers la consultait sur toutes choses.

Nous avons eu, à la même Comédie-Française, une intéressante représentation du *Misanthrope*, pour les seconds débuts classiques de Mademoiselle Cécile Sorel, qui bravement affronta le rôle de Célimène, l'un des plus complexes du répertoire, celui qui est réputé le casse-cou des grandes coquettes. On sait qu'à la Comédie, on n'est vraiment réputé être de la Maison qu'après avoir accompli trois débuts dans le répertoire classique. C'est ainsi qu'on s'affirme et qu'on établit son « emploi ». Certains esquivent l'épreuve, souvent difficile pour ceux qui n'ont pas passé par le Conservatoire. Mademoiselle Sorel n'est pas du Conservatoire, mais elle est mieux encore, c'est une artiste de vocation, qui s'est juré à elle-même d'arriver à force de travail. Servie par ses qualités naturelles, elle est faite et venue au monde pour l'emploi des grandes coquettes, et, en jouant Célimène, elle a tracé sa voie. L'épreuve lui a réussi. La comédienne est irréprochable au point de vue plastique, et sa taille élégante s'accommode merveilleusement du costume Louis XIV, où, dans sa robe de velours groseille, à long corsage, elle semble un de ces beaux portraits que peignit Largillière. Elle a bien la tenue, le port et l'aspect du rôle, qu'elle a dit finement, avec coquetterie, parfois avec malice. Elle a donné particulièrement bien la scène traditionnelle avec Arsinoë, où elle a riposté d'une bonne raillerie fine et impertinente, à la maîtrise de Mademoiselle Pierson, qui joue vraiment bien le personnage de l'héroïque bégueule. Mais où l'on sent que Mademoiselle Sorel est une artiste de volonté, c'est au cinquième acte du *Misanthrope*, alors que le rôle parle moins, mais « écoute »; or, « écouter », au théâtre, c'est la pierre de touche, et la nouvelle Célimène sait écouter et se donne la peine de le faire. Elle a exécuté aussi, avec beaucoup de tact et d'adresse, la sortie dédaigneuse, précédée des hésitations et soutenue du fameux battement d'éventail inventé par Mademoiselle Mars, qui est resté de tradition dans le rôle de Célimène.

On continue, à la Comédie, à s'occuper du « cas de Mademoiselle Brandès ». Nous avons expliqué de quoi il s'agissait dans notre dernière Quinzaine théâtrale, nous n'y reviendrons donc que pour vous dire où en sont les choses : Eh bien, on en est à la guerre! Mademoiselle Brandès, qui était partie pour Monte-Carlo, en représentation, après avoir envoyé sa lettre de demande au Ministre des Beaux-Arts, est revenue ces jours-ci, à temps pour recevoir la réponse de celui-ci. Le Ministre, qui est tout-puissant, aux termes mêmes du décret de Moscou, — qui vise, il est vrai, le surintendant des théâtres, lequel n'existe plus dans notre hiérarchie, où il est remplacé par le Ministre lui-même, — le Ministre, dis-je, n'a pas jugé qu'il y eût lieu à la mesure exceptionnelle de l'augmentation de six douzièmes, que réclamait la sociétaire. La dérogation à deux douzièmes de supplément, au lieu du douzième réglementaire, lui a paru suffisante, et il l'a signifié, à Mademoiselle Brandès, en une longue lettre de réponse, où il exprime ses regrets en donnant ses raisons, qui sont plus juridiques que sentimentales. Mademoiselle Brandès a riposté, en ne se rendant pas à la répétition de la pièce d'Octave Mirbeau, *les Affaires sont les Affaires*..., ce qui équivaut à un refus de service.

« Qu'allez-vous faire? — a demandé un interviewer, à l'administrateur général.

— Suivre la procédure habituelle en pareil cas ! — a répondu M. Claretie.

— Qui est ?...

— Qui est une mise en demeure, suivie de l'assignation nécessaire, quand le comité et l'administration officielle se seront mis d'accord. Mademoiselle Brandès est liée pour dix ans avec la Comédie, et ne peut, en tout cas, jouer sur aucune scène sans autorisation ministérielle; aussi, nous demanderons l'indemnité, l'astreinte par chaque jour de retard et aussi par représentation, comme c'est l'usage, ce sera la procédure employée déjà lors de la fugue de Sarah Bernhardt, et aussi lors du refus d'observation des clauses de son traité par Coquelin..., nous avons malheureusement déjà l'expérience de cette procédure. »

Cela est logique, assurément ; mais, ainsi que nous l'écrivions l'autre fois, il paraît bien difficile d'avoir deux poids et deux mesures. La procédure faite contre Coquelin, et qui dura deux ans, fut une procédure inutile, naïve même, puisque Coquelin, une fois condamné, doublement condamné, la Comédie s'inclina, de par la volonté ministérielle, et, au mépris des lois et des décrets, laissa Coquelin en agir à sa guise. D'ailleurs, il faut bien le dire, les lois et les décrets, on les observe ou on ne les observe pas, à volonté. Ainsi, il est entendu maintenant que les artistes de la Comédie-Française prennent des congés quand bon leur semble, lâchent leur service tout à leur gré pour aller, en toute saison, donner des représentations au dehors, soit à l'étranger, soit en province, alors que le décret de Moscou déclare que les congés ne peuvent être pris que du mois de mai au mois de septembre, c'est-à-dire pendant l'été, alors que l'exploitation du théâtre n'en peut souffrir. La conclusion, c'est que si le décret de Moscou est vétuste et a fini son temps, comme certains le prétendent, on ferait bien de le rapporter et de refaire à nouveau le règlement de la Comédie; que si, au contraire, comme cela est l'avis de certains autres, il est encore la charte utile de notre premier théâtre, le mieux serait de l'observer dans sa teneur, ce dont on paraît ne se soucier qu'à demi.

FÉLIX DUQUESNEL.

M. LE BARGY, DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Cliché Boissonnas & Taponier.

COMÉDIE-FRANÇAISE

L'Autre Danger

Comédie en quatre actes, en prose, de M. MAURICE DONNAY



Je ne sais pas, dans notre théâtre contemporain, en dehors de ce sensitif douloureux et comme éternellement blessé, de cet amateur passionné de voluptés rares et subtiles qu'est Georges de Porto-Riche, d'écrivain qui soit plus près du cœur de la femme que Maurice Donnay, qui en ait révélé avec plus de généreuse et d'émouvante compassion, avec plus de tendresse et de clairvoyance, les élans instinctifs, les révoltes, les servitudes, les crises, les abandons, les pudeurs, la versatilité, et dont le dialogue vibrant et prenant vous donne aussi complètement la sensation de la vie et de l'amour. Voilà pourquoi, celles, dans le monde, qui seraient enclines à faire quelques réserves sur l'audace angoissante et les côtés scabreux d'une des pires situations qui aient été mises à la scène ne peuvent résister à l'espèce de vertige qui en émane, ont l'air d'en médire seulement par acquit de conscience, et de même qu'un avocat général qui, les yeux pleins de larmes, exhorte les jurés à se montrer indulgents, requiert contre l'accusé une peine minime et illusoire, applaudissent, chaque soir, comme on applaudit plutôt rarement à la Comédie-Française, sanctuaire frigorifique, ce quatrième acte tragique et déchirant sur quoi s'appesantit le geste impérieux du Destin et où vous chercheriez vainement quelque trace de l'optimisme artificiel qui est aujourd'hui à la mode autant que le cake-walk.

Mais résumons le sujet au moins pour les heureux qui ont fui cet hiver de boue et de brume et se languissent parfois de la Grand'Ville dans la monotone et pacifique douceur des petites cités lointaines de luxe et de ciel ensoleillé.

Par une chaude soirée d'été, sans s'y être attendu aucunement, chez des amis qui le prièrent à dîner, M. Freydières, après des années de séparation, se heurte à la femme qui fut la petite amie de ses jeux d'adolescent, l'éveilleuse inconsciente de son cœur qui sommeillait comme en des langes blancs, la confidente de ses désirs ingénus et dont le mariage lui causa sa première peine sérieuse et mémorable. Le hasard qui se plaît à ces aventures leur ménage quelques instants de tête-à-tête. Et ils évoquent l'enchantement délicieux et éphémère du passé, ils se rappellent avec des mots très doux des choses très douces, ils rêvent tout haut, ils se confessent l'un à l'autre d'une voix qui peu à peu se trouble, s'oppresse, s'affaiblit. Et l'aveu fatal, la plainte qu'il espérait, qu'il souhaitait, jaillit soudain des lèvres enfiévrées de Claire Jadin. « Oui, s'écrie-t-il, quand meurtrie elle lui a dit com-

bien elle se sent perdue et isolée, surtout dans la foule et le bruit de Paris, c'est cette impression-là qu'on éprouve dans certaines villes lorsqu'on vit seul et sans amour, alors la joie des autres vous devient insupportable. Il y a des matins de printemps où l'employé et la modiste qui passent en se tenant la main et en se souriant, sont les jeunes dieux que l'on jalouse, et certains soirs de fête, la ville entière peut être illuminée, embrasée, elle paraît sombre si l'on ne porte pas en soi-même son illumination. — Mais elle paraît plus sombre encore, soupire-t-elle, lorsqu'on est deux et que l'un des deux n'apporte dans le frissonnement qui l'entoure que la douceur amère de la fidélité et la poignante satisfaction du devoir rempli. »

Autour d'eux, c'est la fraîcheur des grands arbres enguirlandés de roses, la beauté d'un de ces jardins que l'on s'émerveille de rencontrer comme des oasis derrière les murs de nos maisons à six étages, l'exemple du péché, des roucoulements de romance qu'interrompent des baisers. Et leurs mains se rapprochent et se prennent, leurs âmes défaillent, grisées, éperdues. Pourtant, elle le repousse, elle se ressaisit, elle se maîtrise, résolue à ne plus s'exposer au péril, à se réfugier dans la quiétude, dans la cristallisation de cette province où l'attend son enfant, sa fille qu'elle adore, qui est son reflet, à oublier à jamais, à dire un adieu sans appel au revenant qui a secoué sa torpeur. Hélas! Le sort en est jeté, elle appartient à l'amour, elle n'éludera pas le joug. Et c'est son mari lui-même qui, par son imprudence et son ambition, précipite le dénouement et aggrave le conflit qui n'était encore que sentimental.

Cependant nous voici, quatre années après ce prologue romanesque, dans l'intérieur d'apparence si paisible des Jadin, où, telle une mésange sur quelque aubépine poudrée de fleurs, gazouille à l'étourdie, éclate de rire sans savoir pourquoi, saute d'une idée à une autre, raconte tout ce qui lui passe par la tête, parle du mariage en personne réfléchie qui a fait déjà son choix, l'enfant rieuse devenue une adorable jeune fille et que l'on se prend aussitôt à aimer. Madeleine n'est ni l'ingénue classique du répertoire, l'odieuse Agnès aux réflexions surannées et aux feintes rougeurs, ni la demi-vierge hardie, mal élevée, argotique, inquiétante, dont on nous présenta trop souvent des échantillons, ni l'intellectuelle à brevets dont les théories ibséniennes, les airs prétentieux, les bandeaux à la Botticelli vous donnent envie de fuir vers des Saharas inexplorés. Elle suggère la pensée d'une source limpide et fraîche où ne se seraient reflétées encore que des aubes de printemps et des nuits d'étoiles, d'un frêle vase de cristal que le moindre coup émietterait. Elle a des frémissements de corolle qui va s'ouvrir et d'où émane un parfum si léger, si vague, si délicieux, qu'il semble surnaturel. Elle s'élance vers le mystère des lendemains si insoucieusement, si ardemment, que l'on voudrait la retenir, la retarder, lui barrer, charitable et anxieux, la route.

Le drame poignant que vous avez peut-être pressenti couve sous les tendresses et les caresses comme quelque incendie derrière une tapisserie qui représente les jeux passionnés d'Eros.

Claire s'est donnée toute, corps et âme, au camarade de jadis, lui appartient sans retour. « Lorsqu'une femme aime comme je vous aime, lui dit-elle, les lèvres près de ses lèvres, elle est isolée, il y a autour d'elle une atmosphère qui la protège contre toutes les tentations. » Mais ce n'est plus la divine sérénité, l'enchantement des premières étreintes. Des nuages menaçants planent sur le couple d'adultère. Madeleine est entre les coupables, les contraint à discipliner et à masquer leur amour, à ruser, à mentir, les obsède, les gêne. Ne suffirait-il pas d'une imprudence, qu'elle ouvrît la porte à l'improviste, qu'elle écoutât ce qu'ils se disent, pour que ce témoin, jusque-là candide, devienne clairvoyant, se transforme en espion, en juge? Et Freydières en souffre, sanglote amèrement : « Songes-tu parfois aux bonheurs qui nous sont défendus ? Tiens, j'y pensais encore ce matin dans le train qui me ramenait vers toi. Songes-tu que nous ne voyagerons jamais ensemble, seuls, tous les deux, que nul train ne nous emportera vers des rivages bleus et qu'il existe des villes de rêve et des paysages d'émotion, et que nous mourrons sans jamais les avoir contemplés ensemble? Et jamais, non plus, nous ne pourrons vivre seuls sous le même toit, dans la maison tranquille, dans l'intimité charmante des longues causeries parmi les choses familières; nous ne connaîtrons jamais la tendre continuité des heures. Oh! vois-tu, je trouve cette pensée-là poignante. C'est toute la tristesse d'une liaison comme la nôtre. Enfin! la grande lumière n'est pas pour nous et nous sommes condamnés à n'être que deux pauvres petites ombres dans un crépuscule comme en ce moment! » Et il ne se doute pas, il ne voit pas que celle qu'il considère comme un obstacle, qu'il jalouse, qu'il déteste presque dans son égoïsme d'amant, lui a voué son cœur virginal, n'attend qu'une occasion pour lui confier avec la ferveur d'une néophyte le cher secret qu'elle cache au plus profond de son être.

Cette occasion se présente dans un bal où elle débute, rose, blonde et jolie à en rêver. Et quelle scène exquise d'innocente et instinctive rouerie, de grâce espiègle, de témérité puérile que cet entretien de cinq minutes, durant quoi elle réussit à déconcerter, à éblouir son « grand ami », quoi qu'il en ait, à lui arracher un cri de colère et de dépit qui vaut une déclaration! Joies brèves, car bientôt après une phrase maladroite qu'un goujat prononce trop près d'elle tandis qu'elle regarde les accessoires du cotillon, lui apprend, qu'à tort ou à raison, sa mère passe pour être la maîtresse attitrée de Freydières. Dès lors, l'infortunée s'étiole, dépérit comme une rose dont une rafale de vent aurait à demi brisé la tige, s'éteint peu à peu, les lèvres scellées, les prunelles fixes et troubles, le visage d'une blancheur d'hostie. Et les jours et les nuits s'écoulent pareils. Les médecins qui l'auscultent avouent leur impuissance, se dérobent. Claire ne cesse de pleurer. Et le journal où Madeleine, depuis le premier janvier, note toutes ses impressions, lui dessille les yeux. Haletante, vieillie en quelques instants comme par des mois et des mois de maladie, se contraignant, en un effort suprême, à n'être que maman, à oublier sa propre souffrance, douce, tendre, elle interroge la blessée, la berce, la réchauffe contre son cœur, la rassure, la trompe, lui promet imprudemment le bonheur qui doit la sauver et la ressusciter. Et pris, comme en un étau, acculé à l'irrémédiable, sentant que la vie ou la mort de la pauvre petite amoureuse dépendent de ce qu'il va lui répondre, Freydières finit par murmurer d'un accent de folie à Madeleine : « Au revoir », alors qu'il était décidé à lui dire : « Adieu ! »

Que dire des admirables et impeccables artistes qui parurent vivre pour leur propre compte cette aventure passionnelle, qui gagnèrent la partie avec comme la « furia francese » dont parlent les mémorialistes de nos victoires? Ce fut l'apothéose triomphale de Madame Bartet, de la divine comédienne dont la voix vous donne l'impression d'un roucoulement de colombe blessée dans un soir d'or et de pourpre, dont les gestes sont un délice, dont toute l'âme se donne à en mourir. Les plus sceptiques n'ont pu retenir leurs larmes, cependant qu'amante, éplorée, désespérée, brisée, elle se cloue à la croix, se sacrifie sans retour, s'avance pas à pas vers le gouffre qui s'est creusé devant elle, succombe à la fatalité. Ce fut aussi pour Mademoiselle Piérat, si invraisemblablement jeune et si exquise, comme une de ces claires et vibrantes aurores qui annoncent les moissons magnifiques et les miraculeuses vendanges. Quant à M. Le Bargy, il ne se montra jamais meilleur et en plus complète possession de lui-même. Et j'aurai tout dit en mentionnant le succès qu'obtinrent également M. de Féraudy dans un rôle accessoire de grosse bonhomie bourrue et irritable, Mademoiselle Sorel qui n'a ici qu'à être très belle et y réussit sans le moindre effort, Mademoiselle Bertiny et M. Henri Mayer.

RENÉ MAIZEROY

MAURICE DONNAY

(NOTES D'UN COLLABORATEUR)



L'AUTEUR de *l'Autre Danger* ne me démentira pas, j'en suis sûr, si je dis que nos souvenirs de collaboration peuvent tenir en trois mots : dans la joie. C'est dans la joie, en effet, joie du travail facilité par une communion d'idées parfaite, que nous écrivîmes *la Clairière*. Nous en avions tracé le plan aux environs de Saint-Raphaël ; nous achevâmes presque la pièce aux environs de Meulan-Hardricourt, pendant l'été de la même année 1899.

Le prieuré de Gaillonnet, en Seine-et-Oise, et la villa Lysis, à Agay, dans le Var, étaient les endroits qu'affectionnait alors Maurice Donnay pour travailler — et rêver.

A l'auteur en vue, sollicité à toute heure par les directeurs pressés, les comédiens avides et tout ce qui gravite d'ambitions, de convoitises et de requêtes, vers le succès et l'influence qu'il donne, Paris n'offre aucune sécurité. Sans défense contre les assauts livrés, du matin au soir, à leur cabinet de travail changé en cabinet de consultations; désarmés contre l'intrus qui n'y tombe pas, comme Don César de Bazan, par la cheminée, mais par les récepteurs du téléphone, l'auteur à la mode ne peut se dérober que par la fuite aux ennemis de son repos. Il ne rentre guère à Paris que pour les répétitions de sa pièce terminée ou bien lorsqu'il a du temps à perdre, en attendant qu'elle soit jouée.

Ainsi font François de Curel, Capus, Donnay, Brieux... Tandis qu'on les croit en villégiature d'hiver ou d'été, pour leur plaisir, ils se creusent la cervelle pour le nôtre.

Je n'ai point dessein de m'apitoyer sur eux..., et Donnay lui-même, certainement, ne se trouve pas à plaindre dans sa petite et charmante maison, toute blanche, au bord de la grande bleue... Au mois de février, les matinées de travail et de méditation doivent être délicieuses là. Par la fenêtre ouverte, le regard s'échappe, entre les pins, vers la mer et le ciel merveilleux. Les bouquets de pins semblent ne déployer leur rideau que pour obvier aux inconvénients d'une tentation trop forte... Un peu plus de ciel, un peu plus de mer... et il n'y aurait point de résistance possible : au plus laborieux, la plume tomberait des mains, et ce n'est plus seulement le regard qui s'échapperait !...

Donnay ne s'échappe ordinairement, lui, qu'après déjeuner. Alors, il s'en va flâner le long de la côte dont il connaît tous les rochers, toutes les anses ; ou bien il s'enfonce dans l'Estérel qu'embellissent et parfument les violettes, les mimosas, les cytises, les lauriers-cerises, les chênes-lièges, le romarin et le thym... Et quel silence apaisant, balsamique aussi ! Comme on est loin de Nice, de Cannes et des feuilles mortes qui tombent du joueur décavé sur *l'autre* tapis toujours vert !

En Seine-et-Oise, où il vit en famille (véridique avant tout, je dois dire que l'auteur d'*Amants*, de *Lysistrata* et d'*Éducation de Prince* vit en famille et habite bourgeoisement des logis confortables), Donnay reste fidèle à sa méthode de travail.

C'est Voltaire qui a écrit : « Notre nation, regardée comme si légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, est, de toutes les nations, la plus sage la plume à la main ; la méthode est la qualité dominante de nos écrivains. »

Aux promenades à pied ou à bicyclette, Donnay, l'été, réserve donc l'après-midi. Il digère la besogne du matin. Zola faisait ainsi. Mais, dans ses courses mêmes à travers le pays avenant qu'arrose la Seine, Donnay se rattache au travail en train par une habitude machinale, un excitant plus inoffensif encore que la cigarette. Il a remplacé celle-ci entre ses doigts par des boulettes de mie de pain qu'il roule constamment. Je crois même qu'il n'a appris à lâcher, en pédalant, le guidon de sa bicyclette, que pour continuer à satisfaire son innocente manie.

Quelqu'un qui ne le connaîtrait pas s'imaginerait, en le voyant, au sortir de table, glisser dans sa poche un morceau de pain, qu'il l'emporte pour l'émietter aux oiseaux. Erreur. Ce pain, il va le pétrir, l'écraser, le diviser en pilules à « prendre entre les repas », et qui entretiendront la fièvre de la composition.

Heureux auteur, bien portant, que celui qui n'a besoin, pour trouver et cultiver cette « frénésie » dont parlait Baudelaire, que du pain quotidien !

Donnay, qui possède comme pas un aujourd'hui le don du dialogue, écrit vite, facilement. Le travail de revision, pour lui, consiste surtout à couper, à effacer. On dirait que ses boulettes de mie de pain ne lui servent, comme aux dessinateurs, qu'à cela. Il a longtemps vécu avec ses personnages, ils lui sont familiers : je dirais volontiers qu'ils lui mangent dans la main, si son *tic* était une façon à lui de leur donner la pâture.

Et son esprit s'étend sur toute la nature. Comme il en a à revendre, il peut se montrer difficile pour lui-même. Il l'est. Sensible au reproche que lui a fait la petite critique de montrer quelquefois l'oreille du Chat Noir, il se surveille et sacrifie impitoyablement les « mots » que le démon de sa jeunesse, tentateur assoupi, lui souffle encore de temps en temps.

Dans *le Torrent*, qu'il me lut à Agay, un soir tiède et lumineux de février, un des personnages principaux dirige une papeterie qui risque de péricliter.

« La papeterie en danger ! » devait dire Coquelin cadet.

Donnay a biffé la boutade, meilleure pour les Variétés, dans une revue, que pour la Comédie-Française, dans un drame.

Il a également enlevé de sa pièce nouvelle, *l'Autre Danger*, une saillie qui n'y était pas davantage à sa place.

Le Bargy, amant rassasié cherchant un prétexte pour rompre, se déclarait las des soirées chez sa maîtresse, entre celle-ci, son mari, sa fille et ses beaux-parents..., si bien qu'il se surprenait chantonnant, à l'issue de ces réunions intimes : « Au revoir, notre petite table, où nous étions cinq seulement ! »

L'émotion de la tirade en était rafraîchie comme par un faible courant d'air. Il ne s'y fait plus sentir. Et bien d'autres ont disparu de *la Clairière*, où des loustics d'atelier pouvaient cependant se permettre quelques facéties triées sur le zinc.

Élevé près du peuple, et, au sortir de l'École Centrale, un moment en contact journalier avec les ouvriers d'une fabrique du passage de l'Atlas, à Belleville, Donnay connaît aussi bien les mœurs et l'argot du faubourg que la vie et le vocabulaire des classes et des cabarets supérieurs. Il fera, quand il voudra, un drame populaire excellent.

Un soir que nous étions ensemble aux Folies-Bergère, il leva les yeux vers les galeries et me dit tout à coup :

« J'ai souvenance d'avoir regardé la salle de là-haut, comme le Rubempré des *Illusions perdues* considère Paris des hauteurs du Père-Lachaise. Mais j'avais tout de même un peu moins de confiance dans mon avenir que n'en a dans le sien le héros de Balzac. C'était il y a une vingtaine d'années, un après-midi. J'accompagnais les ouvriers de mon père, qui exécutaient ici une réparation. Pour descendre de ces places élevées aux bons fauteuils que nous occupons, j'ai mis dix ans... »

Et il me raconta sa jeunesse sans joies, jusqu'au jour où le truculent Rodolphe Salis l'accueillit au Chat Noir...

« Le chat enragé, après la vache...

— Mais non, reprit Donnay, le Chat Noir, c'est, au contraire, la fin de mes tribulations. On a fait à Salis une réputation d'exploiteur qu'il ne méritait pas. C'était le bon temps ! La question du déjeuner et du dîner n'avait plus rien d'insoluble, car les collaborateurs du théâtre et du journal de Salis étaient toujours sûrs d'avoir leur couvert mis à sa table. Je retrouvais là Alphonse Allais, Georges Auriol, Rivière, De Bussy... et je te prie de croire qu'on ne s'ennuyait pas. Tous les mercredis, la voiture du Mont-de-Piété passait devant la porte... Alors, nous



Cliché Cautin & Berger.

M. MAURICE DONNAY

nous levions comme un seul homme en criant : « Ma montre !... Ma montre !... » D'autres fois, au dessert, nous improvisions un chœur sur un motif de Ben-Tayoux : *Café, liqueur universelle, nectar des dieux*, etc... ; et c'était De Bussy, oui, le compositeur de *Pelléas et Mélisande*, qui disciplinait nos harmonies vagabondes. Un jour, Verlaine vint... et nous causâmes longuement, au coin du bon feu de coke, sous le palmier surmonté d'un chat empaillé... A la nuit tombante, on était bien là, avec du mystère et de l'intimité autour de soi... Le soir, dame ! c'était moins gai... L'auteur et l'interprète se combattaient en moi. L'auteur était flatté qu'on jouât plus de cent fois *Ailleurs* et *Phryné*..., et l'interprète, impatient de liberté, tirait sur la bride que Salis lui avait attachée au cou. »

Tandis que Donnay parlait, je songeais à l'admirable *Vie de Bohème* qu'il écrirait, s'il fixait les souvenirs de ses vingt-cinq ans, dans le cadre original du cabaret de Salis. Ce serait le livre d'une génération qui n'a plus, pour Mürger et ses figures de quadrille, que des sentiments de condoléance.

Je crains, malheureusement, que l'auteur d'*Amants*, accaparé par le théâtre, ne nous donne jamais ce livre-là. C'est dommage, car je ne vois personne autre de qui nous puissions l'attendre. Il y a en Maurice Donnay, auteur dramatique, un poète qui se regrette. Saisi tout vif par le succès, il n'a même pas trouvé le temps de réunir en volume les inspirations ironiques ou tendres de son Parnasse à lui : La Butte. Je crois même qu'il ne les a jamais écrites. Mais sa mémoire les a retenues et j'ai saisi au vol, un soir qu'il me les récitait, celles-ci :

ORIENTALE

Je suis venu, pâle étranger,
Dans la blanche ville d'Alger,
Mais j'eus tort de me déranger.

Les cigarettes parfumées
Ni les pastilles consumées
Ne m'ont embelli les Almées.

Moukères aux amples falzars,
La pacotille des bazars,
Eurent le prévu des hasards !

Une Vierge peinte à la fresque
En pleine façade mauresque
M'a donné le mal de mer... presque.

Ni les Arbis aux blancs burnous
Qui ressemblent à des nounous
(Saint Fromentin, priez pour nous !),

Ni devant d'étranges chambrées,
Certaines postures cambrées
De Fathmas aux gorges ambrées,

Ne me reflétèrent jamais
L'Orient conté que j'aimais,
Hélas ! et, plus d'une fois, mes

Illusions s'en sont allées
Au vent des paroles parlées
Par d'aucunes femmes voilées.

Un matin, pour chasser l'ennui,
Sitôt que le soleil a lui,
Vers les champs je me suis enfui :

Les palmiers aux feuilles en lattes,
Avaient, dans les campagnes plates,
Perdu la mémoire des dattes.

En passant sous les bananiers,
Les bananes, pauvres âniers,
Ne pleuvaient pas dans vos paniers ;

Et j'ai dit alors à mon hôte :
O Sidi ! ta sagesse est haute,
Et, pour sûr, ce n'est pas ta faute.

Mais je ne vois pas les lions !
Or, j'entre en des rébellions,
C'est les lions que nous voulions.

Où donc est le désert aride,
Où donc est le soleil torride,
Et le ciel bleu que rien ne ride ?

Où trouve-t-on ça, dis, Sidi ?
Et, grave, le Sidi m'a dit :
— On trouve ça dans le Midi.

— Frère, par ta bouche merveille,
Oui, c'est Allah qui me conseille :
Je vais retourner vers Marseille !

L'aventure de Donnay, au fond, est un peu celle de l'étudiant qui a quitté sa maîtresse, un soir, pour descendre chercher un paquet de cigarettes, — et qui n'est pas revenu. Elle l'a attendu... ; lui-même, de son côté, a toujours l'intention de renouer... Et, cependant, ils ont vieilli loin l'un de l'autre, sans se revoir.

Ainsi Donnay, sans doute, a souvent la nostalgie de cette maîtresse abandonnée, sans préméditation, avec les rejetons qu'il eut d'elle. Je l'ai entendu souvent espérer un succès tellement fructueux, une fortune si rapide, qu'elle lui permît de retourner à ses premières amours. C'est un vœu qu'il accomplira s'il donne à Guitry cette comédie en vers : *Armande Béjart*, qu'il lui a promise.

En attendant, Donnay peut se consoler. Sa nostalgie se répand dans son œuvre et la parfume. Sous le Parisien averti et narquois, perce toujours un poète qui n'a pas besoin de traduire ses sensations en vers pour que sa grâce soit la plus forte.

Donnay est un lecteur incomparable et le sait. Pas un directeur, fût-ce M. Claretie, ne peut se flatter d'avoir connu, par la communication du manuscrit, une pièce nouvelle de l'auteur de *la Douloureuse*. Il tient à la lire lui-même, et cette lecture est déjà, pour l'auditeur, une joie.

Quant au travail des répétitions, loin de s'en presque désintéresser, comme faisait Dumas fils, Donnay le suit attentivement et prodigue à ses interprètes de précieux conseils qui vont, pour les femmes, jusqu'à la toilette. Ce n'est pas à proprement parler un metteur en scène, c'est-à-dire un conducteur de pièces sur l'échiquier entre cour et jardin ; c'est mieux que cela... Dans la confession de l'institutrice au docteur, au premier acte de *la Clairière*, je me rappelle qu'il indiqua à Suzanne Després une intonation dont l'accent de vérité transportait le public. Les trouvailles personnelles de cette comédienne sont assez nombreuses et assez belles pour qu'on lui retire celle-là sans l'appauvrir.

A l'une des dernières répétitions de *l'Autre Danger*, à laquelle j'assistais à côté de M. Claretie, celui-ci murmura, après la jolie scène du troisième acte entre Le Bargy et Mademoiselle Piérat :

« Voilà du pain sur la planche du Conservatoire ! »

En effet. Le théâtre de Donnay est certainement le théâtre qui fournira, dans dix ans, aux élèves du Conservatoire, les scènes de concours les plus avantageuses.

Rentré chez lui, après une répétition laborieuse, Donnay couche ses remarques et ses impressions sur un registre *ad hoc*, un livre de bord dont la publication ne serait pas dénuée d'agrément.

C'est l'envers du théâtre vu par un homme à qui l'on n'en conte pas et qui excelle à attraper les ridicules comme des papillons, pour les épingler dans une collection d'un prix inestimable.

Directeurs et comédiens s'étalent là dedans, les ailes étendues, comme surpris et piqués dans leur vol. On devine, en parcourant cet album, que Donnay a suivi le conseil de Beaumarchais et s'est hâté de sourire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

Lorsqu'il publiera son Théâtre complet, j'aimerais à ce que chacune de ses pièces eût pour préface les pages de son journal s'y rapportant.

Il y a, de Dumas fils, une édition des comédiens ; Donnay nous doit une édition des auteurs, ses confrères. Ceux-ci, en lisant son Memorandum, y trouveront l'écho de leurs plaintes, de leurs contrariétés, des mille déboires qui accompagnent la réception et les répétitions d'une pièce.

Quand un auteur a mis le mot Fin au bas de son manuscrit, quelques difficultés qu'il ait rencontrées dans sa tâche, ce n'est rien auprès de celles qui l'attendent.

Sarcey avait coutume de dire que les pièces se jugent aux chandelles...

Hélas ! avant qu'elles soient réellement allumées, le pauvre auteur en a déjà vu trente-six, et l'on pourrait, par surcroît, frapper sur lui les trois coups : il ne les sentirait pas.

LUCIEN DESCAVES.



PLUTON (M. Brasseur). — ACTE II — *Cliché Cautin & Berger.*

THÉATRE DES VARIÉTÉS



Cliché Cautin & Berger.
ARISTÉE (M. Brasseur). — ACTE Ier

Orphée aux Enfers

OPÉRA-FÉERIE EN TROIS ACTES ET DIX TABLEAUX, DE H. CRÉMIEUX,
MUSIQUE DE J. OFFENBACH



J'AI pour ami un vieux Parisien qui est bien un des hommes les plus avertis qu'on puisse trouver des choses du théâtre. Depuis sa jeunesse (cela se passait sous l'Empire), il a rarement manqué une première. Encore, dans ce cas, était-on sûr de le voir à la seconde. Quand on annonça la reprise d'*Orphée aux Enfers* aux Variétés, il eut comme un haussement d'épaules : « On ne fera jamais mieux qu'Offenbach ! » dit-il.

Et il m'expliqua que chacune des reprises de la pièce d'Hector Crémieux et d'Offenbach (on sait la part qu'y prit Ludovic Halévy) avait marqué, sur la précédente et sur la création, un véritable progrès au point de vue de la mise en scène. En 1858, lors de la première aux Bouffes, les décors se réduisaient à peu. Au premier tableau, la hutte d'Aristée et la cabane d'Orphée auraient pu servir à n'importe quelle pièce champêtre, avec leur toile de fond jaune et rouge représentant des blés mûrs. Le tableau de l'Olympe était joué dans des nuages enfantins de carton-pâte. Le boudoir de Pluton et les Enfers, c'étaient, tour à tour, une salle dans un palais et un vague espace devant le même palais, rehaussé sur le fond par un décor couleur de soufre. Mais, en cet heureux temps, — heureux pour les directeurs ! — les spectateurs se contentaient de rien, et, telle quelle, la pièce avait plus de cent cinquante représentations. Quatre ans après (1862-1863), quand on la reprenait avec la célèbre Cora Pearl dans le rôle de Cupidon, rien n'était changé. Et Comte, alors le directeur des Bouffes, — le même qui devait devenir plus tard le gendre d'Offenbach, — réalisait de fort belles recettes.

A la deuxième reprise, lorsque Offenbach, directeur à son tour, remonta son œuvre à la Gaîté, un effort sensible de mise en scène fut tenté en même temps que toute l'œuvre était remaniée et considérablement élargie. Aussi *l'opéra-bouffon en deux actes et quatre tableaux*



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* *Cliché Cautin & Berger.*
CUPIDON (Mlle Lavallière). — ACTE II

de 1858 se trouvait-il transformé en *opéra-féerie en quatre actes et douze tableaux* (1). L'inutile prologue de « l'Opinion publique », au début, était remplacé par le chœur des Bergers et l'arrivée du Conseil municipal de Thèbes. Offenbach et Crémieux ajoutaient les couplets du dieu Mars au début du « Sommeil de l'Olympe » et, un peu plus loin, l'amusant récitatif de Mercure :

Eh hop ! Eh hop ! Place à Mercure,
Ses pieds ne touchent pas le sol...

A l'acte trois, ils supprimaient l'intervention — amusante celle-là, mais tout de même faisant longueur — de Minos, Æaque et Rhadamante, et ils la remplaçaient par les trois scènes exquises de l'arrivée de Cupidon à la tête de la police de l'Amour — et de la métamorphose de Jupiter en mouche... Une dispute de Jupiter et de Pluton, au tableau du Styx, disparaissait aussi, et l'œuvre, à la fois allégée et consolidée par ces remaniements, s'entourait de décors qu'on qualifia alors de très beaux. Le défilé des dieux, à la fin du deuxième acte, excita l'enthousiasme, et l'arrivée des *Vieux dieux* dans un omnibus conduit par le Temps, souleva de longs rires. Ce fut le clou de cette reprise. Les trois reprises qui suivirent, celles de M. Vizentini, à la Gaîté, en 1877, pour l'Exposition, celle de M. Debruyère au même théâtre, celle de MM. Bertrand et Renard, à l'Éden, en 1889, — encore pour une Exposition, — recommencèrent avec des efforts toujours plus grands, mais sans rien de particulièrement original, les traditions de 1874.

On pense bien que les interprètes avaient changé, au cours de ces six réapparitions de l'œuvre extraordinaire que Jules Janin qualifiait, après la première, de « bouffonnerie épique ». Les cinq grands rôles d'homme, Jupiter, Aristée-Pluton, Orphée, John Styx, Mercure, et les quatre principaux personnages de femme, Eurydice, l'Opinion publique, Vénus et Cupidon, avaient eu plusieurs titulaires.

L'histoire anecdotique du théâtre a conservé, avec le nom de certains d'entre eux, quelques-uns de leurs mots ou telles de leurs plaisanteries. En 1858, la distribution était la suivante : Jupiter, Désiré; Aristée-Pluton, Léonce; Orphée, Tayaut — un ancien violon d'orchestre égaré dans l'opérette; — John Styx, Bache, — un grand diable long comme un jour sans pain et sec comme un hareng saur ; — Mercure, J. Paul. Eurydice, c'était la jolie Madame Tautin; l'Opinion publique, Mademoiselle Macé, qui devait plus tard se faire connaître sous le nom de Macé-Montrouge. Vénus, c'était une belle fille qui avait de l'esprit, Mademoiselle Garnier, et Cupidon était joué par la toute charmante Mademoiselle Geoffroy, qui transforma plus tard son nom en Guffroy, après qu'elle eût épousé un trial d'opéra-comique, M. Guffroy. Sous son nom de Coralie Geoffroy, elle devait créer plus tard, aux Folies-Dramatiques, l'*Héloïse et Abélard* de Littolf.

Le Jupiter de 1858, Désiré, s'appelait, en réalité, Courtecuisse. On devine toutes les grosses plaisanteries auxquelles prêtait son nom. Il adorait faire des mots, et les « traditions » dont il a laissé le souvenir sont innombrables (2). C'est lui qui, un jour, à cette question imprévue de Léonce : « Qu'est-ce qu'un veuf ? » répondait : « Parbleu, c'est le mari d'une veuve! »

Il reprit le rôle de Maître des Dieux en 1889, et sut encore s'y faire applaudir.

Après Vauthier, Christian se vit, en 1874, confier le rôle de Jupiter, et un mot de lui est resté. Un fat se vantait, devant

(1) L'affiche des Variétés porte cette fois : *Opéra-bouffe en trois actes et dix tableaux.*

(2) Cette dernière reprise laissera peu de « traditions ». Dès le premier jour, M. Samuel les interdit, au grand désespoir de ses artistes, dont quelques-uns ont de l'esprit à revendre. Cependant il autorisa cette apostrophe goguenarde de Mademoiselle Lavallière à Jupiter :
— Eh, va donc, c'est *Cent Kilogs.* L'effet d'ailleurs était sûr et la salle pouffait.
Le soir de l'arrestation des Humbert, au deuxième acte, lors de l'arrivée d'Orphée et de l'Opinion publique, quand Jupiter demande à Mercure : « Quels sont ces étrangers ? » M. Max-Dearly, répondit gravement :
— C'est la famille Humbert. »
Toute la salle éclata de rire, mais dès le lendemain, sur l'ordre formel de M. Samuel, on revenait au texte.

Clichés Cautin & Berger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

ORPHÉE AUX ENFERS

Pluton (Acte II). — M. Brasseur

Pluton (Acte III). — M. Brasseur



Cliché Cautin & Berger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

ORPHÉE AUX ENFERS

Jupiter (Acte III). — M. Guy



Cliché Cautin & Berger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

ORPHÉE AUX ENFERS

Mercure (ACTE II). — M. Max Dearly

Christian, de ses bonnes fortunes, et lui disait, avec un détestable accent : « J'ai *éû* telle femme; j'ai *éû* telle autre...

— Bah! répliqua le joyeux comique, Jupiter a été bien plus heureux que vous, puisqu'il a *éû* Io... »

Si Montaubry fut lugubre dans Aristée-Pluton, le personnage d'Eurydice a été tenu par quelques-unes des plus fines comédiennes du temps. Madame Tautin, Madame Delphine Ugalde (la mère de Marguerite), Mademoiselle Marie Cico et Jeanne Granier, avant l'exquise Mademoiselle Méaly, s'y sont fait tour à tour applaudir. On prête à Madame Tautin un mot charmant.



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* — *Cliché Cautin & Berger.*
CUPIDON (Mlle Lavallière). — ACTE II



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* — *Cliché Cautin & Berger.*
JUNON (Mlle Angèle). — ACTE II

Un de ses amis, nous dit-on, était à la mort, et, jaloux jusqu'au dernier soupir, il demandait à la jolie comédienne :

« Avoue-le-moi, maintenant; dis-moi si tu ne m'as jamais trompé. Que risques-tu? Dans un moment, je serai mort.

— Mais, cher ami, si vous ne mouriez pas ? » répondit Madame Tautin.

Marie Cico n'avait pas moins d'esprit que sa devancière. Elle fut distinguée par Jules Janin, et leurs relations commencèrent d'une façon originale. Elle habitait alors la banlieue et elle se rencontra en wagon avec le célèbre critique. Celui-ci eut l'idée d'allumer un cigare. Il s'adressa à sa voisine :



Cliché Cautin & Berger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

ORPHÉE AUX ENFERS

John Styx (Acte III). — M. Baron



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* *Cliché Cautin & Berger.*
PORTEUSE DE CÉRÈS (Mlle Nita Rolla). — ACTE Ier

« L'odeur de mon cigare vous incommoderait-elle? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, Monsieur, répondit la jeune artiste, avec une dignité parfaite. On ne s'est jamais permis de fumer devant moi. »

Cette réponse a été attribuée à beaucoup de Parisiennes. Il était juste de restituer le mot à son véritable auteur.

Après Mademoiselle Garnier, Vénus ç'a été Mademoiselle Angèle — la superbe Junon d'aujourd'hui — et Mademoiselle Demarsy, la sœur de Mademoiselle Darlaud. Dans Cupidon, on a vu Mademoiselle Geoffroy, la toute jeune Théo, Marguerite Baretty, Blanche Méry, et, en 1874, l'exquise Matz-Ferrare, qui faisait dire à Edmond About, rééditant, sans le savoir, un mot du pape Grégoire XVI, et, par allusion à une croix que l'artiste portait sur sa poitrine :

« Belle croix, certes! Mais le Calvaire est plus beau encore que la croix! »

* * *

Mon ami, le Vieux Parisien, m'avait donné tous ces détails. Et il hochait toujours la tête en disant :

« Il sera bien difficile de faire oublier tout cela. »



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* *Cliché Cautin & Berger.*
SUIVANTE DE FLORE (Mlle Nita Rolla). — ACTE II



Cliché Cautin & Berger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

ORPHÉE AUX ENFERS

Orphée (Acte Ier). — M. Prince



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* *Cliché Cautin & Berger.*
SUIVANTE DE JUNON (Mlle Compton). — ACTE II

Le soir de la première, aux Variétés, arriva. J'avais conduit mon ami au théâtre, et, pour ne pas avoir l'air d'influencer son jugement, je l'avais installé dans un fauteuil assez loin du mien. Après le premier acte et le décor de Ronsin, la campagne aux environs de Thèbes, d'une si jolie tonalité blonde et rousse, après la fête de Cérès, agréablement dansée par Mademoiselle Julia Duval, le vieux Parisien me rejoignit à l'entr'acte.

« C'est vraiment très bien, m'avoua-t-il. L'homme qui a imaginé tout cela est décidément un maître homme ! Mais on ne peut rien dire avant le *deux*. »

Le *deux* déroula ses splendeurs : l'Olympe endormi, l'admirable Nuit d'après Chaplin, la Danse des heures, la reproduction vivante du *Char de l'Aurore*, d'après Guido Reni, ces « Nuées » qui eussent ravi le vieil Aristophane, et, au « Réveil des Dieux », l'admirable perspective de l'Olympe dans les premières lueurs du jour ; puis le palais de Jupiter, et surtout, après le somptueux Défilé des Dieux, — d'une beauté pompeuse, — cet extraordinaire finale : parmi un éblouissement de magnificences, dans une miraculeuse profusion de couleurs, de scintillements et de chatoiements, l'apothéose de Jupiter, qui égale en splendeur les plus grandioses cérémonies antiques. Au milieu de tout cela, enfin, et par-dessus tout cela, tantôt jetant sa note moqueuse dans la Révolte des Dieux, tantôt s'élevant au ton des



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* *Cliché Cautin & Berger.*
SUIVANTE DE JUNON (Mlle Thiébaux). — ACTE II



Cliché Cautin & Berger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS
ORPHÉE AUX ENFERS
Mars (ACTE II). — M. Simon

grands maîtres, pimpante, alerte, poétique et en même temps si joyeusement ironique, à chaque instant frisant le génie, la musique d'Offenbach !

Le soir de la première, au moment du finale, le public, saisi d'enthousiasme, se leva, on s'en rappelle, et des applaudissements frénétiques allèrent saluer, dans la baignoire où il se cachait, M. Fernand Samuel, le créateur de toutes ces merveilles. Tout en applaudissant, je regardai du côté de mon ami.



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS*
PANDORE (Mlle Compton). — ACTE II



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS*
MINERVE (Mlle Despré). — ACTE II

Clichés Cautin & Berger.

Il était parmi les plus enthousiastes et il criait : Bravo! à s'égosiller.

Dans les couloirs je le rejoignis.

« Je m'étais trompé, déclara-t-il... Cette mise en scène est la mise en scène définitive... On ne pourra jamais faire plus beau. Offenbach doit en tressaillir d'aise dans sa tombe. Ce Samuel est un magicien ! »

Le troisième acte confirma le vieux Parisien dans son enthousiasme.

« Comme c'est beau ! Comme c'est beau ! répétait-il. Et quelle interprétation ! »

Il avait raison. M. Albert Brasseur avait joué Pluton avec verve et un entrain à dérider des morts. Il a certainement reculé les limites de la bouffonnerie que comportait son personnage,



Cliché Cautin & Berger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

ORPHÉE AUX ENFERS

Jupiter (Acte II : Apothéose). — M. Guy

prouvant ainsi une fois de plus qu'il est le premier grand comique de notre temps. Guy et tous ses camarades méritaient aussi que, le lendemain, M. Emmanuel Arène écrivît :

M. Guy, dont la gaieté est si ronde, si naturelle et si communicative, est un Jupiter d'une drôlerie majestueusement épanouie. M. Prince est un Orphée très plaisamment ahuri. M. Simon un Mars de belle allure et M. Max-Dearly, artiste étonnamment doué, recrue excellente pour les Variétés, un Mercure aussi vif, mobile et agité que s'il était dans un thermomètre. Il n'y a, dans cette interprétation, que M. Rocher qui boite, mais c'est parce qu'il joue Vulcain.

Madame Méaly, exquise commère de revue, vibrante chanteuse d'opérette, a déployé dans Eurydice le brio, la grâce et la flamme dont elle anime tous ses rôles. Mademoiselle Lavallière, un Cupidon qui ferait damner Satan lui-même, a promené de l'Olympe aux Enfers sa délicieuse espièglerie de gavroche, ses jolies mines effrontées et mutines, et sa frimousse chiffonnée, spirituelle et maligne de petit dieu du boulevard Montmartre. Mademoiselle Jeanne Saulier, une Diane délicieusement ingénue, aux jolis yeux doux et rieurs, s'est montrée aussi agréable chanteuse que fine comédienne. Mademoiselle Yvonne Kerlord, belle et plantureuse personne, représente une Opinion publique infiniment plus stable et mieux assise que celle dont nous sommes les serviteurs quotidiens. Madame Angèle, experte et verveuse artiste que les directeurs ont tort de ne pas



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* — Cliché Cautin & Berger.
HÉBÉ (Mlle Ziska). — ACTE II



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* — Cliché Cautin & Berger.
HÉBÉ (Mlle Ziska). — ACTE III



Cliché Cautin & Berger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

ORPHÉE AUX ENFERS

Junon. — Mlle Angèle



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* Cliché Cautin & Berger.
SUIVANTE DE FLORE (Mlle Nita Rolla). — ACTE II

utiliser assez souvent, a personnifié Junon avec une prestance olympienne et une majesté joyeuse et bonne enfant. Mademoiselle Brésil, qui semble avoir été mise au monde pour jouer Vénus, n'a pas eu de peine à incarner idéalement la déesse.

* * *

Tout à fait conquis maintenant, mon ami s'extasiait encore sur Mademoiselle Desprez, qui tenait le rôle de Minerve — détail amusant : c'est Mademoiselle Cécile Sorel, oui, Mademoiselle Sorel, la Célimène actuelle du *Misanthrope* à la Comédie-Française, qui avait tenu ce rôle en 1889, à l'Éden. Il s'extasiait sur Mademoiselle Dorgère, Flore exquise; Mademoiselle Dorlac, Pomone; Mademoiselle Thiébaux, etc., etc. Mais, tout d'un coup repris par son admiration de la mise en scène :

« Les Variétés sont donc un théâtre très grand, pour se permettre cette accumulation de splendeurs? demanda-t-il.

— C'est ce qui vous trompe, lui répondis-je. Et ce va être à mon tour de vous apprendre quelque chose. J'ai demandé quelques renseignements à M. Riga, le régisseur général de Samuel, l'homme qui est certainement le plus habile et le plus érudit, comme mise en scène, des régisseurs de Paris. Il m'a appris qu'aux Variétés il n'y a pas d'entrée spéciale pour la décoration.



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* Cliché Cautin & Berger.
POMONE (Mlle Dorgère). — ACTE II



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* — *Cliché Cautin & Berger.*

LE LIVRE DU DESTIN (Mlle Guiraud). — ACTE II

Aussi, peintres, constructeurs et machinistes sont-ils tenus chaque fois à des tours de force. Toute la décoration passe par l'entrée du public et par le milieu des fauteuils d'orchestre. Tout ce qui a plus de deux mètres vingt centimères carrés doit être truqué — et entrer par morceaux. Aussi, pour manœuvrer tout cela, faut-il que les soixante machinistes du théâtre s'échelonnent du deuxième dessous au deuxième service du cintre. Et vous devinez les prodiges d'ingéniosité qu'il a fallu pour régler les mouvements des trois cents personnes qui paraissent dans la pièce (rien qu'au finale, il y a deux cent cinquante-six hommes ou femmes sur la scène), diriger les quatre-vingts choristes, — différencier les quatre cent soixante-dix costumes d'*Orphée aux Enfers*, combiner et préparer les cent mille détails de la pièce, depuis la succession des décors en dix tableaux jusqu'aux chaussures, aux perruques et aux couronnes de roses des divinités. Savez-vous, enfin, que M. Samuel a dépensé cent quatre-vingt-dix à deux cent mille francs pour ressusciter, vivante et glorieuse, — définitive aussi, dans son mélange de poésie et d'ironie intense, — l'œuvre d'Offenbach et de Crémieux ? » (1)

Mon ami eut un sourire :

« Je comprends, fit-il, que tout à l'heure M. Ludovic Halévy ait serré les mains à Samuel avec reconnaissance ! »

SERGE BASSET.

(1) En directeur avisé et en artiste épris du mieux, M. Samuel avait eu, un instant, l'idée de demander à la famille Crémieux, de laisser revoir le livret par M. Maurice Donnay. Diverses circonstances empêchèrent la réalisation de cette idée charmante. On devine le parti qu'eût tiré de l'amusant livret d'*Orphée* l'auteur de *Lysistrata*.



VARIÉTÉS. — *ORPHÉE AUX ENFERS* — *Cliché Cautin & Berger.*

Mlle Julia Duval, danseuse étoile

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.